

## UN TABOU FRANÇAIS

# QU'EST-CE QU'UN BON PROF ?

Nos écoles abritent de très bons enseignants. Mais, hélas, beaucoup pataugent. La faute à un système incapable de les former et de les évaluer correctement. Pourtant, les clés de la réussite existent

C'est une évidence: il y a les bons profs, et les autres. Ceux qui mettent la boule au ventre, qui endorment, et ceux qui ouvrent des portes, éveillent les esprits... Au cinéma, on se souvient de John Keating, le héros du « Cercle des poètes disparus », apôtre du *carpe diem* et ennemi du conformisme, lançant à ses élèves: « *Profitez du jour présent, mes amis.* » Ou de Georges Lopez, bien réel lui, l'instituteur attentif et patient du documentaire « Etre et avoir ».

Ce genre de prof est une chance pour les élèves. On y trouve pêle-mêle de la passion, du plaisir, de l'effervescence intellectuelle et des efforts. Certes, l'idée qu'on se fait d'un enseignant brillant est grandement subjective et difficile à enfermer dans une définition. Pourtant, la question est pertinente. D'autant qu'avec la formation, l'évaluation des profs est l'un des grands chantiers du nouveau ministre de l'Education, Vincent Peillon. Le sujet est tabou en salle des

profs, qui évaluent à tout-va mais n'aiment guère qu'on les évalue. Le gouvernement précédent a bien tenté de bousculer les habitudes, mais il a déclenché une telle tempête que la réforme a été annulée (voir p. 85).

Les élèves, eux, ne se gênent pas. « *T'as qui comme profs?* »: question rituelle posée au retour de la première journée de classe. Top, cool, nul... Les évaluations animent les récré. Emile, 11 ans, en sixième à Paris, a un « *super* » prof de français. « *Il fait des blagues, mais il est très cadré, il explique au tableau à quoi doit ressembler notre cahier et aide les timides à prendre la parole.* » A l'origine, il y a toujours une forme de générosité, de ferveur pour une discipline. Et la volonté de partager. Cet élan s'incarne de mille et une façons. Marion (19 ans), qui a passé le bac ES en 2010 à Paris, voue un culte à un homme discret, aux cheveux blancs, à la voix monotone, qui enseignait l'histoire en terminale et ne supportait aucun laisser-aller. « *Au début, on avait peur de cette rigueur, à la fin*

*tout le monde était content* », dit-elle. En un an, les élèves sont passés de 12 de moyenne à 16 au bac. « *On a acquis une méthode de travail qui nous donnait de l'assurance: tu lis ton cours, tu apprends la leçon sur le bout des doigts et tu la révises régulièrement.* » Rien de révolutionnaire, direz-vous? Pourtant, cet enseignant a été pour elle un guide: « *Il m'a inculqué une exigence, une certaine façon de voir la vie et les rapports avec les gens, qui ne me quittent plus.* »

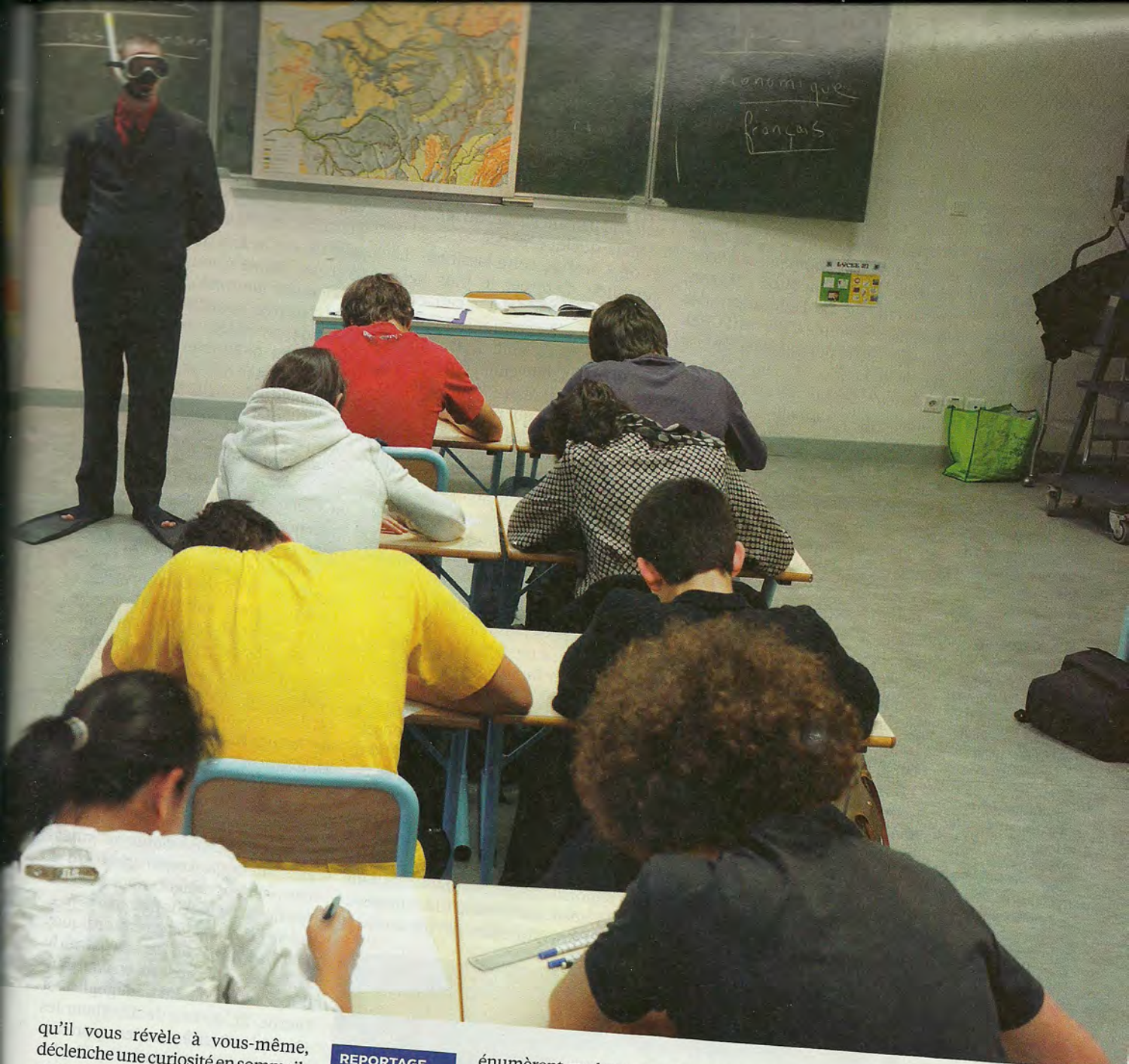
Austère ou extravagant, un bon prof vous marque à jamais. Parce



Avec :







qu'il vous révèle à vous-même, déclenche une curiosité en sommeil, ou suscite une vocation. Valérie, 40 ans, cite cette professeur de lettres qu'elle a eue en première, avec laquelle elle a découvert « l'Éducation sentimentale » : « Michèle Lagarde ! Ça a été la révélation de ma vie. Elle insistait beaucoup sur l'écriture, le choix des mots, toute la fabrication du texte... » Ce nouvel univers, Valérie ne l'a plus lâché. Après avoir fait Sciences-Po, elle est devenue journaliste. Si le bon prof a mille visages, de nombreuses enquêtes

#### REPORTAGE

Les photos de ce dossier sont des mises en scène réalisées en 2009 par ALEXA BRUNET (collectif Transit), avec les élèves du lycée Frédéric-Bazille de Montpellier, dans le cadre du dispositif de la Drac « Écritures de lumières », créé pour développer la photo à l'école.

énumèrent quelques qualités indispensables (voir encadré p. 84). Il est d'abord un expert dans sa matière, quasi incollable. Le système français l'y prépare bien. Le concours qu'il a réussi, capes ou agrégation, exige un niveau de connaissances élevé. Trop, objectent certains, dépités par le décalage entre le niveau de leurs études et la réalité du métier. « On est formé pour être ingénieur atomique et recruté pour faire de la plomberie », résume Yannick Chevalier, chargé de la préparation des concours à l'université de Lyon-II. Mais ces examens

très sélectifs n'exigent aucune compétence pratique. Voici Rémi, 28 ans. Il a décroché le capes de maths après cinq ans de fac et un an de préparation au concours, six ans au total où il n'a pas entendu parler d'élèves. Et ensuite ? Jeté dans le bain sans savoir nager. « L'année de stage suivant le concours, j'avais seize heures de cours. La seule formation professionnelle que j'ai reçue s'est résumée à une séance hebdomadaire d'échange d'expérience entre profs stagiaires, et quelques conférences fumeuses. » Rien de concret, donc, sur la ●●●



## ETUDE

ENSEIGNANT  
MODÈLE

A quoi ressemble un bon prof, selon la fameuse étude Pisa de l'OCDE, qui compare l'efficacité de l'école dans 30 pays ([www.oecd.org/pisa/pisaenfrancais.htm](http://www.oecd.org/pisa/pisaenfrancais.htm)) ?

Il excelle dans sa discipline. « Plus son niveau académique est élevé, plus l'enseignant est à l'aise dans sa discipline et meilleure est la réussite de ses élèves, y compris en ZEP », explique Nathalie Bulle, chercheuse au CNRS.

Son expérience est déterminante. Les plus chevronnés se révèlent plus efficaces. Ils savent transmettre sans stresser : le manque de confiance en soi des élèves est un facteur d'échec. Il est autonome. La marge de manœuvre est fondamentale. Un bon prof, c'est aussi un prof libre. Mais ce que Pisa a surtout découvert, c'est à quel point ce sont les bons profs qui font la bonne école. Et pas l'inverse. Nathalie Mons, sociologue à Marne-la-Vallée, confirme : « C'est ce que l'on appelle l'"effet maître", il est déterminant dans la réussite des élèves. » V. R.

●●● pratique d'un métier pourtant de plus en plus compliqué. Alors que 60 000 nouveaux enseignants seront recrutés, la formation pratique supprimée sous Xavier Darcos est au cœur du problème. « Un bon enseignant, ce n'est pas seulement celui qui excelle dans sa matière. Il fait qu'un élève apprend, comprend, avance », résume Jean-Jacques Hazan, président de la Fédération des Conseils de Parents d'Elèves (FCPE). Une approche qui exige davantage que de la théorie. « Le vrai talent du professeur, c'est de faire réussir les moins bons », rappelle Dominique Schnitzler, proviseur du lycée expérimental de Creutzwald, en Alsace. La réussite de tous les élèves est inscrite dans la loi de 2005 sur l'école. Mais comment faire quand ils ne savent pas lire ou qu'ils n'ont aucune envie d'être en classe ? Comment s'y prendre quand on n'a pas appris à enseigner autrement ?

Démotivés, écartelés entre des exigences contradictoires, bien des enseignants lâchent l'affaire. Abandonnés par le système, ils rejoignent les rangs des « bras cassés ». Envolés l'empathie, le plaisir de transmettre... Du haut de l'insouciance de ses 14 ans, Gabriel en témoigne : « J'ai connu plein de mauvais profs : ils n'en font qu'à leur tête, si un élève ne suit pas, ils s'en foutent, ils font leur programme. » Et gare à ceux qui traînent. « Votre travail, mademoiselle, c'est NAC, Nul A Chier », lance ce professeur d'anglais à une élève indolente. Les adultes se vengent sur eux de leur

impuissance. Ils humilient. Ce sont les mêmes qu'on retrouve en salle des profs, parlant entre eux des « petits cons » à qui ils font cours, et jetant sur les bulletins des commentaires rageurs et inutiles, « trop juste », « manque de méthode », « pas de travail » où percent l'usure du métier.

Mais quelque chose protège le « bon » prof de cette lassitude. La certitude d'exercer le plus beau métier du monde. La vocation, ce plaisir d'être là, communicatif, généreux, est inoxydable. L'enseignant doué sait se réinventer. On pense à la belle leçon d'Alain Chopin, professeur de lettres, qui raconte dans un livre délicieuse ses années passées dans un lycée professionnel du Nord, où il croque ses élèves avec humour et affection. Malicieux, inventif, trouvant toutes sortes de stratégies pour faire travailler ses élèves, invitant des auteurs dans sa classe, poussant la chansonnette à l'occasion et cheminant patiemment aux côtés des plus faibles (1).

« Je crois à un spectre de pratiques, pour éviter la monotonie », résume Sébastien Marguet, professeur de lettres au collège Louise-Michel, à Clichy-sous-Bois. Pour lui, l'enseignant est un « équilibriste » qui tient sa classe, s'adapte, varie les plaisirs, crée des activités, sans perdre de vue ses objectifs. Une manière de garder une certaine fraîcheur. Nicolas Montlivet, inspecteur pédagogique régional de sciences physiques dans l'académie d'Orléans-Tours, inspecte environ 80 professeurs par an, de la

sixième à la seconde année de BTS. Il repère tout de suite ce professeur « excellent » : « Il est à l'aise, heureux de rentrer dans sa classe, il fait partager son amour de la discipline. On note d'emblée une interaction avec les élèves, une attente, pendant le cours ces derniers posent des questions, ils produisent un travail collectif... » Ce don de stimulation n'est pas donné à tous. « Certains enseignants font mieux apprendre que d'autres, confirme Pascal Bressoux, professeur en sciences de l'éducation à l'université Pierre-Mendès-France de Grenoble. Et les techniques qu'ils utilisent sont bien identifiées par la recherche. » Mais pourquoi ne sont-elles pas systématiquement enseignées ? Un mystère bien français. « Les manières d'enseigner une discipline varient selon l'âge des élèves, poursuit Pascal Bressoux. Or les professeurs ne maîtrisent pas les rudiments du développement cognitif. C'est une aberration totale. »

L'Education nationale détaille pourtant dans le « Bulletin officiel » du 22 juillet 2010 le cahier des charges de la formation initiale de l'enseignant. On y lit notamment qu'il devra connaître les « fondements de la psychologie de l'enfant, de l'adolescent et du jeune adulte », savoir « faire progresser tous les élèves d'une classe » et « prendre en charge un groupe ou une classe, [...] faire face aux conflits, [...] développer la participation et la coopération entre élèves » Or les étudiants n'apprennent rien de tout cela, contrairement à ce qui se fait dans les pays nordiques (voir l'article p. 90). Dans la patrie de Voltaire et de Rousseau, on continue de penser que la pédagogie est inutile. Et, au lieu de distribuer les clés du métier à tous les apprentis professeurs, on espère qu'ils les trouveront seuls, chemin faisant. Tant pis s'ils se sont épuisés avant. L'Education nationale continue de laisser croire que le « bon » prof l'est par son génie propre, incommunicable et transcendant. Une sorte de grâce divine en terre laïque. Il y aurait les élus, et les autres. Un système infernal où la qualité de l'enseignement tient souvent du miracle.

**CAROLINE BRIZARD**

(1) Alain Chopin, « Flaubert est un blaureau », éditions-dialogues.fr





## LUTTE DES CLASSES

**EVALUATION IMPOSSIBLE**

Visités tous les cinq à sept ans pendant cinquante minutes, les enseignants reçoivent une note qui n'a guère d'intérêt. Un système contesté mais qui perdure



Les bons profs ne sont pas légion, disent les mauvaises langues. Mais combien sont-ils? « Pas assez », tranche Solange, une Lyonnaise, mère de quatre garçons. « Mes fils ont eu en moyenne un bon enseignant sur cinq au cours de leur scolarité », calcule-t-elle. Certains chefs d'établissement parlent de un sur deux. « Ça dépend tellement du contexte », explique Frédérique Rolet, cosecrétaire générale du Snes. Quand on insiste, elle estime qu'il y a « une infime minorité de mauvais professeurs ». La plupart des autres syndicats choisissent d'éluder la question. « Nous préférons dire que le métier s'apprend », dit Laurent Escure, secrétaire général de l'Unsa Education. De son côté, l'Education nationale possède les statistiques des professeurs les mieux notés, qui progressent dans leur carrière au « grand choix », mais elle ne fait aucune publicité sur le sujet. Et pour cause. L'évaluation est une question empoisonnée, un feuilleton à rebondissements. La raison? Une réforme honnie, portée par Luc Chatel, l'ex-ministre de l'Education,

qui en a fait publier le décret le 8 mai, vite fait, juste après la victoire de François Hollande. Son successeur, Vincent Peillon, s'est empressé de le faire abroger. Retour à la case départ...

Aujourd'hui, donc, les professeurs continuent d'être notés, et cette note continue à ne pas servir à grand-chose. Les « professeurs défaillants », comme disent pudiquement leurs collègues, restent en place. « Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser », explique le proviseur d'un lycée privé à Evry, dans l'Essonne, à propos d'un prof d'histoire qui ne prépare jamais ses cours. Pour limiter les dégâts, on évite de lui donner des classes à examen, c'est tout. De leur côté, les bons profs peuvent s'échiner, organiser des voyages, monter des projets, déployer des trésors d'initiatives, ils ne sont jamais récompensés. Et s'ils grimpent un peu plus vite dans l'échelle des salaires, tous terminent leur carrière au même échelon.

Reste cette fameuse note. Tous les cinq à sept ans seulement, un inspecteur s'installe au fond de la classe, en ayant pris soin de prévenir de sa visite. « La séance-spectacle de cinquante

minutes est tout sauf spontanée », résume Arnauld Cappeau, enseignant en histoire à Lyon. Cinquante minutes tous les cinq ans pour se faire une opinion! Stress et tremblement. « L'évaluation s'articule complètement autour de ce moment infantilisant », déplore Thierry Cadart, secrétaire général du Sgen-CFDT. A l'issue de sa visite, l'inspecteur met une note « pédagogique », sur 60. Certains ont une grille d'évaluation, mais pas dans toutes les académies. L'autre note, dite « administrative », sur 40, est donnée par le chef d'établissement. Il juge le rayonnement, l'assiduité, la ponctualité... autant de notions un peu surannées, subjectives. Et formelles. Cette appréciation est généralement bonne, le chef d'établissement ne voulant pas se mettre à dos ses profs. L'addition des deux notes, sur 100, lisse les différences. Le procédé n'aide donc guère à s'améliorer.

Le ministère avait donc lancé une consultation au printemps 2011. Parmi les contributions: « La surprotection qui entoure la fonction enseignante empêche la valorisation des "bons" enseignants au profit des "moyens" et des "mauvais". » Les chefs d'établissement réclamaient aussi un changement. « Il s'agit désormais d'aller vers un système d'évaluation et non plus de notation, sur la base d'un entretien régulier avec le supérieur hiérarchique », résumait Michel Richard, secrétaire général adjoint du SNPDEN, le syndicat des chefs d'établissement. L'évaluation envisagée en 2011 permettait de prendre en compte le travail du professeur dans tous ses aspects: l'accompagnement des élèves, la participation à la vie de l'établissement, le contact avec les parents, etc. Elle remplaçait la visite de l'inspecteur par une autoévaluation de l'enseignant, visée par l'inspecteur. Elle aurait servi de base de discussion à un entretien tous les trois ans avec le chef d'établissement. C'est lui alors qui aurait décidé de l'avancement plus ou moins rapide du professeur. La quasi-totalité des syndicats ont été révoltés par ce surcroît de pouvoir donné au supérieur hiérarchique, et par l'idée de lier plus étroitement la carrière au mérite. Ils l'ont fait savoir pendant la présidentielle. On connaît la suite.

CAROLINE BRIZARD

**Les « professeurs défaillants », comme disent pudiquement leurs collègues, restent en place. « Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser », explique le proviseur d'un lycée privé à Evry.**



## MAÎTRE SPIRITUEL

## ILS L'ONT TANT AIMÉ

Politique, dessinateur, artiste... ils ont été marqués par un enseignant qui leur a ouvert l'esprit et les a aidés à grandir. Souvenirs, souvenirs...



**ANDRÉ COMTE-SPONVILLE\***  
**“Il nous donnait envie de vivre”**

« Pierre Hervé fut mon professeur de philosophie en terminale en 1969-1970, à Paris. Héros de la Résistance et ancien rédacteur en chef de *“l'Humanité”*, exclu du PC en 1956, il nous impressionnait. Il faisait un cours magistral, intégralement rédigé, dont j'ai gardé mille pages de notes manuscrites. C'était un mélange exceptionnel de clarté, de rigueur, d'honnêteté et surtout de joie philosophante. Il pouvait regarder le ciel par la fenêtre et dire: *“La vie est belle”*; cela nous donnait envie de vivre. Distant mais respectueux, il nous appelait par nos noms de famille, nous vouvoyait, ne se souciait pas d'être aimé. Quand je suis devenu prof, j'ai suivi son exemple: des cours magistraux et une certaine distance. Je ne crois guère au professeur copain, animateur de débats improvisés. Je suis sûr qu'aujourd'hui encore un cours magistral bien préparé passe très bien auprès des élèves. Si du moins l'enseignant a du charisme et du talent. »

(\*) Philosophe, dernier ouvrage paru: « le Sexe ni la Mort » (Albin Michel, 2012).

**JUL\***  
**“Il nous a appris à lutter contre le conformisme”**

« Je suis agrégé d'histoire, mais j'ai débuté ma scolarité dans le système alternatif, à l'école Decroly de Saint-Mandé. Là-bas, j'ai eu un prof fétiche au collège: Max Chemla, qui enseignait les lettres. Il était l'alternatif de l'alternatif. Même aux yeux de ses collègues il passait pour un ovni. Il avait une exigence intellectuelle extrême, et j'ai appris grâce à lui des choses essentielles pour le reste de mon existence. Il nous a donné les armes pour lutter contre le conformisme, et des outils pour remettre en cause les évidences. C'était une école de rébellion contre l'aliénation sociale. D'une manière très pratique, il m'autorisait pendant ses cours à faire un journal complet, avec des petits dessins... une voie que j'ai reprise ensuite, puisque c'est ce que je fais aujourd'hui! »

(\*) Dessinateur de presse. A paraître: « Silex and the City », tome 3 (Dargaud).

**BORIS CYRULNIK\***  
**“J'apprenais pour lui plaire”**

« Ils sont deux à m'avoir marqué au point d'orienter ma vie. C'était au

lycée Jacques-Decour à Paris, j'avais 16 ans. Jean Baby, le résistant communiste, nous enseignait l'histoire avec un mélange de gentillesse et d'autorité. Notre professeur de français-latin, M. Mouzel, était d'un tout autre genre. Très croyant probablement. Il a révélé mon goût pour la littérature sociale, avec Zola ou Valès. Il savait nous faire parler de poésie. On “élaborait” ensemble quand d'autres nous imposaient leur vérité. Avec lui, comme avec Jean Baby, on ne chahutait pas, c'était même impensable. J'ai appris Virgile, qui me cassait les pieds, pour lui plaire. Quand j'étais interne en psychiatrie, je m'efforçais de rédiger des articles mi-scientifiques, mi-littéraires; je me disais: *“Mouzel serait content.”* Il y a quelques années, un camarade m'a envoyé une photo de classe, Mouzel doit y avoir 45 ans, son visage exprime douceur et fermeté. Elle est dans mon bureau. »

(\*) Ethnologue et psychiatre, dernier ouvrage paru: « Quand un enfant se donne “la mort” » (Odile Jacob).

**MOHAMED BOUROKBA (HAMÉ)\***  
**“Je buvais ses cours”**

« Pour avoir été à l'école à quelques kilomètres de la frontière espagnole, là où la guerre d'Algérie a laissé de lourdes traces, j'ai avant tout de très mauvais souvenirs. En CMI par exemple, j'étais le premier de la classe. Le maître, qui ne le supportait pas, avait créé une place de “1<sup>er</sup> ex aequo”. Ce genre d'attentions à mon égard a rendu d'autant plus précieuse l'apparition, en classe de seconde, d'une prof d'espagnol. Mme Alfocea. Communiste, très belle en plus. Elle nous a fait découvrir des auteurs tels que Machado et Garcia Lorca. Elle était d'une grande douceur, et moi, je buvais ses cours, sa façon de nous présenter l'oppression et la résistance à travers de petits textes. Le monde m'était présenté d'une façon nouvelle mais que je connaissais, intuitivement. Elle avait une façon de me regarder, de me considérer. Après une lecture, souvent elle regardait dans ma direction, comme si elle savait que je comprenais. »

(\*) Chanteur du groupe La Rumeur et réalisateur.

**EN CHIFFRES**

**NOMBRE DE PROFESSEURS EN FRANCE**  
 849 947 enseignants dans les écoles, les collèges et les lycées. Source: ministère de l'Éducation nationale.  
**SALAIRE MENSUEL MOYEN D'UN ENSEIGNANT DU SECONDAIRE**  
 2200 euros net (près de deux fois moins qu'en Allemagne). Source: OCDE.



**CAROLE MARTINEZ\***  
**"Il entrait en scène"**

« Les cheveux gominés, la pipe au bec, éteinte, qu'il allumait dès que ça sonnait; un chapeau, une sacoche en cuir, habillé tout en sombre: tel était M. Cerisay, prof de maths, en cinquième, fou de calcul mental. Chaque matin, il nous lançait: "Sortez une demi-feuille de papier." Il nous disait "45 x 45", on devait inscrire le résultat sur la feuille, 10 questions, 1 minute 30 et hop! il relevait. Estimation éclair. Je n'ai jamais vu ça. Il nous déroutait intellectuellement, les maths ça devenait du sport. Tous ceux qui l'ont eu sont bons pour la vie en calcul mental. Ce rituel était presque théâtral. Plus tard, j'ai compris. Il s'était créé un personnage. Il entrait en scène avec une voix nasillarde, presque désagréable. Sûr qu'il s'était inspiré de Juvet ou de quelqu'un comme ça. Il faisait partie de ces profs à réputation, que tu trembles à l'idée d'avoir ou dont tu es ravi. Mais indifférent, jamais. »

(\*) Enseignante et écrivain, dernier ouvrage paru: « Du domaine des murmures » (Gallimard).

**EMMANUEL KRIVINE\***  
**"Il m'apprenait à argumenter"**

« Après ma sixième, les mandarins du Conservatoire, dont la connerie était si épaisse qu'on aurait pu la toucher, ont convaincu mes parents que je ne pourrais pas faire des études et de la musique en même temps. On m'a sorti du collège, et donné pour précepteur, comme au duc de Bourgogne, un garçon charmant, Alain Baudot. J'aimerais tant le retrouver! C'était un vrai cador, normalien et qui faisait une thèse sur la musique sous Auguste. J'allais le voir à Normale, une heure de temps en temps. D'un coup, il m'a plongé dans La Fontaine, Molière, Corneille. Il m'apprenait à argumenter, à faire une dissertation, annotait les textes avec des "mais", des "donc", reliait tout avec tout. Et il m'a fait connaître surtout Montaigne, qui est devenu mon dieu. A 16 ans, j'étais à la Société Montaigne, je lisais tout, j'avais toutes les éditions, les commentaires. Mais pour ce qui était maths, chimie, tout le reste, rien, bernique. Le trou! »

**Monsieur Cerisay nous disait "45 x 45", on devait inscrire le résultat sur la feuille, 10 questions, 1 minute 30 et hop! il relevait. »**

*Propos recueillis par ERIC AESCHIMANN, CAROLE BARJON, ANNE CRIGNON, JACQUES DRILLON et LAURE GARCIA.*

(\*) Directeur musical de la Chambre philharmonique de Luxembourg.

**MARISOL TOURAINE\***  
**"Un grand monsieur..."**

« Plusieurs professeurs m'ont marquée. Je me souviens de M. Brossard, qui a été mon professeur d'histoire-géo en cinquième. Si nécessaire, on pouvait le joindre au téléphone, ce qui est fréquent dans les études supérieures mais extrêmement rare au collège. J'ai aussi un bon souvenir de mon prof de français de sixième, qui nous avait fait monter un « Bourgeois gentilhomme » complètement déjanté. Ou de mon prof de maths de quatrième, qui m'a montré qu'on pouvait jongler avec autre chose qu'avec les mots! J'ai encore une réelle gratitude envers Mlle Gahard, mon prof de français lorsque j'étais en première. Grâce à elle, j'ai lu et aimé des textes de philosophie. Et puis, en hypokhâgne à Louis-le-Grand, j'ai eu la chance d'avoir Georges Montcriol en philo. Un grand monsieur qui m'a notamment fait découvrir Nietzsche. »

(\*) Ministre des Affaires sociales.



## ÉCOLE DE LA VIE

# “CONFORTER L'ESTIME DE SOI DE L'ÉLÈVE”

Pour le généticien Axel Kahn, les meilleurs professeurs associent l'enseignement au plaisir et valorisent leurs classes

**Le Nouvel Observateur** Quelles sont les conditions pour qu'un professeur fasse bien travailler ses élèves ?

**Axel Kahn** Il faut d'abord qu'il y ait une bonne transmission. Certaines personnes ont un charisme naturel, d'autres doivent acquérir les techniques pour retenir l'attention, pour apprendre à être un bon émetteur. Ils doivent aussi maîtriser la réception du message par l'élève. Ce devrait être un des objets de la formation professionnelle des enseignants.

**Que nous apprend la neurobiologie sur les mécanismes en jeu dans l'apprentissage ?**

L'imagerie cérébrale montre que le traitement cognitif se fait d'autant mieux qu'il est lié au sentiment de plaisir. Ce qui exige plusieurs choses. D'abord, l'existence d'un lien de sympathie, de confiance, pour que l'élève veuille à la fois se faire plaisir et faire plaisir au professeur. Ensuite, celui-

ci doit apprendre aux élèves à aimer ce qu'apporte l'école, faire en sorte que l'enseignement soit associé à un plaisir, au plaisir qui naît du jeu. Quand un élève rencontre des obstacles, le « bon » professeur l'aide à les surmonter, et à en tirer satisfaction. L'élève doit se sentir valorisé par le fait d'apprendre.

**Cela remet en question le cliché sur l'efficacité du professeur qui fait régner la terreur...**

Celui-ci crée sans doute une des conditions propices à l'apprentissage, à savoir le calme. Mais quand l'effort est librement consenti, quand il est associé à un sentiment agréable, les acquis sont plus durables. C'est l'ensemble de ces mécanismes qui fait le succès de « la Main à la pâte ». Ce programme d'initiation aux sciences à l'école primaire satisfait la curiosité et l'envie naturelles de jouer.

Cela dit, si le « bon » professeur n'est pas autoritaire, il doit avoir de l'auto-

## EN CHIFFRES

### NOMBRE D'ÉLÈVES EN FRANCE

■ 12 125 300

écoliers, collégiens et lycéens en France métropolitaine et dans les DOM (public et privé).

■ 6 716 300 élèves du premier degré.

■ 5 409 000 élèves du second degré: 3 307 400 collégiens et

2 101 600 lycéens (dont 650 800 en lycée professionnel).

(Source: ministère de l'Éducation nationale)

rité, être un modèle. Sans quoi l'élève va dévaloriser son message.

**Vous dites que le « bon » professeur n'humilie jamais ses élèves. Vous parlez même de « péché capital » (1).**

J'en suis convaincu. Le professeur doit travailler sans relâche à conforter l'estime de soi de l'élève. Tout professeur qui méprise, qui infériorise, qui inquiète trahit sa mission.

**L'enfant a-t-il spontanément envie d'apprendre ?**

Ce qui est inné chez lui, c'est la curiosité. Mais elle tend à s'atténuer au fil du temps. L'école doit la transformer en appétence d'apprendre. Dès les dernières sections de maternelle, il faut apprendre à l'élève à aimer l'école, à se connaître lui-même et, le cas échéant, à surmonter les difficultés socioculturelles, qui lui font ressentir l'école comme un désagrément. Ce qui est excluant. Savez-vous que le seul paramètre vraiment prédictif de la réussite en licence est le niveau d'un élève en 6<sup>e</sup> ? L'essentiel s'accomplit à l'école primaire.

Notre société est fondée sur la transmission. C'est ce qui a permis le succès évolutif des groupes humains et l'amélioration de leur compétitivité face aux dangers. Cette aptitude à l'éducation tient à notre capacité d'imitation: on apprend en reproduisant. On répète des mots, des gestes, des raisonnements... Et ainsi on se les approprie.

**Mais les professeurs en viennent à douter de ce postulat d'« éducatibilité ».**

C'est plus difficile dans des classes hostiles, où deux tiers des élèves ne croient pas que l'école soit faite pour eux. Mais l'institution ne facilite pas le travail. Il ne suffit pas de dévider des programmes. Les professeurs doivent donner envie, révéler les élèves à eux-mêmes, créer une attirance pour le travail... J'espère qu'on va redéfinir la mission de l'école, surtout en primaire. La situation de la France n'est pas bonne au regard des évaluations internationales. Nos résultats s'aggravent d'année en année. Il n'y aura de progrès que si l'institution prend en compte les conditions favorables à l'apprentissage.

Propos recueillis par  
**CAROLINE BRIZARD**

(1) « N'oublions pas les bons profs », par Nicolas Masclet, Editions Anne Carrière.

